



CLASSIQUES  
GARNIER

BALCOU (Jean), « Fiction et politique chez Madame de Duras », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 117e année - n° 3, 3 – 2017, p. 605-614

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-07059-7.p.0093](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-07059-7.p.0093)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2017. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

BALCOU (Jean), « Fiction et politique chez Madame de Duras »

RÉSUMÉ – Les 5 romans produits par Claire de Duras de 1822 à 1824 composent une sorte de minifresque qui va de la veille de la Révolution à 1802, quand rouvrent les couvents et rentrent les émigrés. Sur ces bouleversements se livre un jeu permanent entre fiction et politique dominé par les femmes. L'intéressant ici est que la politique est toujours animée dans l'élite aristocratique. Mais elle est aussitôt englobée dans la fiction du roman d'amours brisés.

MOTS-CLÉS – fiction féminine ; romans de la Révolution ; la politique, de l'Histoire à la fiction ; les couples de la Révolution à la Restauration ; les émigrations.

ABSTRACT – The five novels published by Claire de Duras between 1822 and 1824 constitute a sort of mini saga spanning from the eve of the Revolution to 1802, when the monasteries were reopened and the émigrés returned. Against this backdrop of upheaval, she conveys a permanent interplay between fiction and politics—one that is dominated by women. What is interesting here is that politics is always driven by the aristocratic elite, before being enveloped in the fiction of the novel of lost love.

KEYWORDS – women's fiction, novels of the Revolution, politics, from history to fiction, couples from the Revolution to the Restoration, emigration

## FICTION ET POLITIQUE CHEZ MADAME DE DURAS

JEAN BALCOU<sup>1</sup>

ceux dont la jeunesse a vu *la Terreur* n'ont jamais connu la franche gaieté de leurs pères et ils porteront au tombeau la mélancolie prématurée qui atteignit alors leur âme. (*Mémoires de Sophie*, p. 58)

La Révolution est naturellement l'épicentre de l'univers romanesque de madame de Duras. Un tel événement ne peut que provoquer l'interprétation politique. Qu'en est-il dans les cinq romans édités, deux du vivant de l'auteur (1777-1826), *Ourika*, *Édouard*, trois posthumes, *Olivier ou le Secret* généralement ramené à *Olivier*, *Mémoires de Sophie*, *Amélie et Pauline*<sup>2</sup>? D'abord, ce sont des récits à la première personne où l'urgence du vécu est canalisée par le moment de l'écrit, *Amélie et Pauline* étant à part, *Olivier* surtout dont la correspondance croisée est une fulguration d'instant. Ensuite, tous étant produits dans les années 1822-1824, ils maintiennent avec l'événement le recul nécessaire. C'est aussi que l'auteur est un personnage exemplaire des événements dont elle vit dramatiquement les terribles secousses. Fille d'Armand de Kersaint<sup>3</sup>, vice-amiral breton engagé dans la Révolution, député de la Convention, guillotiné le 5 décembre 1793 pour avoir refusé de voter la mort

1. Université de Bretagne occidentale.

2. *Ourika*, *Olivier* ont paru chez Ladvocat, Paris, en 1824 et 1825, *Olivier* chez Corti en 1971 : ces 3 romans ont été réédités et annotés par Marie-Bénédicte Diethelm dans un même volume, Paris, Gallimard, 2007, les deux derniers par le même critique aux éditions Manucius en 2011. D'autres textes manuscrits, *Le Moine du Saint-Bernard*, *Le Paria*, sont en voie d'exploration.

3. Sur le vice-amiral Kersaint, deux communications au Colloque de Brest, 27 et 28 novembre 2014, *Claire de Duras, une femme de lettres et de pouvoir* : Amiral François Bellec, « Armand de Coëtnempren, comte de Kersaint, ou la grandeur et les misères d'un officier de vaisseau à la fin de l'Ancien Régime » ; Anne de Mathan, « Le vice-amiral comte Armand de Kersaint, député girondin à la Convention : mutant ou figure ordinaire en Révolution ? »

du roi, elle connaîtra la vie des émigrés à Londres avant d'épouser le futur duc de Duras et de devenir sous la première Restauration où elle anime un des tout premiers salons d'Europe une des femmes politiques les plus influentes du temps au point d'organiser en ce domaine la carrière de Chateaubriand. Être de passion rentrée et de mélancolie, épouse et mère en désolation, d'une santé qui se dégrade de jour en jour, madame de Duras trouve alors dans la fiction le meilleur moyen d'interpréter l'Histoire qui a bouleversé le monde à travers sa propre histoire et de jouer ainsi des points de vue qui deviennent autant de points de vie. Ce qu'elle fait, en investissant le terrain qu'elle connaît idéalement, celui de l'élite aristocratique, cette élite confrontée comme jamais à elle-même. Il s'agit dès lors de voir comment la fiction intègre le politique et si le politique se fond bien dans la fiction.

Deux romans, *Édouard et Olivier*, ont pour cadre l'avant 1789. Ils sont apparemment de pure fiction. Il n'empêche qu'à travers elle, c'est plutôt un procès de ce monde qui prend corps pour la politiser.

Les privilèges de la noblesse fondés sur une société des trois ordres sont, on le sait, une des plaies de l'Ancien Régime. Entendons donc du pont du vaisseau qui le conduit en 1780 en Amérique la rageuse protestation d'Édouard : « il n'y a rien de plus inflexible dans le monde que l'ordre social tel que les hommes l'ont créé ». Entendons aussi cette « Adresse aux privilégiés » lancée à la veille même des États-Généraux par le vice-amiral de Kersaint : Que valent encore ces trois ordres, s'écriait-il, dignes des « vandales et des goths », fondés sur d'« épouvantables absurdités » ? Pourquoi ces nobles qui représentent si peu s'accrochent-ils à ces « vanités personnelles qui [les] isolent » ; non, leur crie-t-il, « il ne faut pas craindre d'avoir des égaux<sup>4</sup> ». Allons jusqu'à Tocqueville<sup>5</sup>. Or ce qu'il dira en 1856 dans *L'Ancien Régime et la Révolution* de cette division par ordres qui est le péché originel de la monarchie absolue, du fatal moment où l'élite des exclus de l'aristocratie arrive à son niveau pour bientôt s'y imposer s'était justement retrouvé dramatisé dans notre roman *Édouard*.

Entre le père d'Édouard G. et le maréchal d'Olonne l'égalité d'âme est parfaite. Mais entre eux se dresse une barrière incontestée, et même admirée<sup>6</sup>. Il faudra qu'une nouvelle génération se lève pour tenter de briser cette barrière, et ce sera la destinée d'Édouard G. et de Natalie de Nevers. Ce sera d'abord le destin de la Femme. À elle l'autre Révolution, la révolution des passions. Mais pour cela il leur faut à tous deux affronter le dilemme de l'égalité et du rang qui les obsède. Dès lors, ce dilemme, purement politique à l'origine, se

4. Dans le pamphlet *Le Bon sens*, qu'on peut lire en ligne, p. 240.

5. *Ibid.*, p. 359-360, note 1 pour la p. 141, où Madame de Duras illustre par des exemples contemporains le jugement de Tocqueville pour qui « la division des classes fut le crime de l'ancienne royauté », *L'Ancien Régime et la Révolution*, Livre II, chapitre x, et pour la note 2 à en croire encore Tocqueville, livre II, chapitre IX, « Édouard serait, en effet, dans une situation préférable en Angleterre ».

6. La mère d'Édouard : « admirons même la hiérarchie des rangs. », *ibid.*, p. 112.

dévoie dans leur vécu en une véritable pathologie. Non qu'ils soient sur le même pied. Car ici encore la supériorité sociale de Natalie de Nevers renvoie toujours Édouard G. à son complexe d'infériorité. Le jeune homme aura beau accéder à un poste aux affaires étrangères, il est toujours rabaissé à sa place. Enlisé, stérilisé, sous la surveillance des deux commandeurs que sont les pères, il voit alors se dresser un autre obstacle qui est celui de l'honneur. Pour tenter de dénouer l'inextricable, la jeune femme veut forcer le destin. Ainsi les réactions d'Édouard ne seraient que de la « fausse délicatesse », ces lois dont il se croit le garant que « convenances » établies par les hommes, et qu'est-ce que ces convenances faites pour notre malheur devant la loi de Dieu et la loi de la nature<sup>7</sup> ? En poussant le jeune homme à un mariage clandestin en Hollande elle légitime son acte. Catastrophe inévitable : tout est déjoué, le scandale éclate, la mort est au bout. La descendance d'Olonne se consume dans la vision des deux corps des jeunes gens recueillis dans le même caveau, Édouard au pied de Natalie. Pour quelle victoire posthume de l'amour ?

Nulle victoire de ce genre dans *Olivier* où tout conduit à une autodestruction des héros. Que l'action vienne buter sur les années 1787-1788 n'est pas sans signification. Mais quelle action ? Deux aristocrates de classe et de style enfermés dans une passion exclusive. Avec pour le lecteur le sentiment comme l'écrit Marie-Bénédicte Diethelm « d'être introduit dans un univers hors du temps<sup>8</sup> ». C'est-à-dire hors sol, hors Histoire, avec l'interdit de sortir du sein familial. Élevés ensemble, du même sang et du même rang, Olivier et Louise doivent, selon le vœu des parents, s'unir comme pour l'héritage de leurs biens. D'où le drame : une fatale attirance l'un pour l'autre, refus terrorisé de l'homme dont il ne peut donner la raison (le fameux *secret*), poursuite désespérée de la femme. Que d'interventions pourtant pour la délivrer ! Son mariage d'abord avec le comte de Nangis, ce mari qui « n'aime point les fictions », dénie le « romanesque », fait « plus de cas de la raison que de l'esprit<sup>9</sup> » qui la ramène à son rôle, mais qui meurt d'un accident ; la cour que lui fera le libertin converti M. de Rieux ; et surtout sa sœur Adèle, mariée, mère, ambassadrice, voix de la raison et du rang à tenir ; enfin, Olivier lui-même, militaire errant, être de fuite parlant de devoir et d'honneur, d'un insondable désarroi. Ce roman épistolaire est déjà remarquable par ses qualités d'analyse. Mais qui ne voit, en même temps, les lectures politiques qu'on peut en tirer ?

La passion dans *Édouard* unissait deux jeunes gens contre un obstacle qui n'était qu'un préjugé social. D'où cet élan créateur propre à forcer l'Histoire.

7. Voir entre autres la lettre de Natalie, p. 174-175.

8. *Olivier*, p. 393.

9. *Ibid.*, p. 196, où, dès la première lettre du roman, sur le ton du plus froid énervement, le mari règle, selon l'usage, les problèmes du couple. Cette recherche désespérée de l'amour-mariage est une obsession de la vie (séparation des parents avec une mère d'une famille de planteurs des îles dont elle a la charge, son propre mariage, son attitude au mariage de ses filles) et de l'œuvre de Mme de Duras.

Louise et Olivier ne sont plus des jeunes gens mais des êtres épuisés trouvant des rages d'attraction-répulsion dans cet épuisement même. L'obstacle ici vient du seul Olivier, et repose sur l'inavouable. On s'est demandé si l'impuissance cachée du noble Sancerre, son trop réel *secret*, ne cachait pas quelque émascation<sup>10</sup>, une incapacité génitale d'entrer dans l'Histoire. Et si, en quoi Louise serait encore plus dangereuse, il s'agissait d'un renfermement endogamique maléfique, d'un déni non seulement d'Histoire, mais de vie ? Avec l'honneur du désespéré Olivier se tue à l'endroit même où tous deux sont nés pour la mort, tandis que Louise survit en automate pour tourner en rond, comme si elle n'avait jamais existé.

*Ourika*, par le rôle qu'y joue la Révolution, porte en germe les ouvrages à venir *Mémoires de Sophie, Amélie et Pauline* qui se poursuivront, quant à eux, en romans de l'Émigration. C'est dire à quel point de tels événements vont y nourrir le débat politique. Ce qui va donner à la fiction qui en est le présupposé une nouvelle dimension. Il faut donc commencer par voir comment madame de Duras se délègue à ces autres auteurs qui vont inscrire leur aventure personnelle dans l'événement politique. Symbolique à cet égard est la façon dont elle « introduit » son roman *Ourika* : un jeune médecin à préjugés introduit dans un couvent du faubourg Saint-Jacques aux parties détruites à la Révolution qu'on n'a pas encore eu le temps de « réparer<sup>11</sup> », le choc devant la religieuse sénégalaise dont il va extraire, avant sa mort, la confession. Elle aussi fut détruite à la Révolution au point de croire qu'elle ne serait jamais « réparée ». À elle de confesser maintenant son histoire : « mon malheur, c'est l'histoire de toute ma vie<sup>12</sup>. » Elle s'est permis de vivre le roman d'un amour impossible, de petite esclave noire importée et formée dans l'aristocratie des Lumières au point de s'y identifier, de partager ses idéaux, et donc d'oser aimer son beau chevalier blanc. Notre héroïne a 17 ans en 1789, elle fait sa confession dans l'ambiance napoléonienne de réouverture des couvents, vers 1802, et qui correspond au moment de son propre apaisement. Si madame de Duras s'est ainsi investie dans le syndrome du « visage blanc masque noir » c'est qu'en nostalgique des îles et en fille d'un Kersaint antiesclavagiste<sup>13</sup> elle avait là aussi une question politique à régler.

Comme *Ourika*, Sophie a 17 ans en 1789 et 30 ans en 1802 quand elle termine la rédaction de ses *Mémoires*. Mais on est passé d'une confession orale, du dévouement d'une crise, à une forme d'épopée comme l'indique le

10. Pour cette dimension sociale de l'impuissance voir Chantal Bertrand-Jennings, « Condition féminine et impuissance sociale », *Romantisme*, XIX, n° 63, 1989. Le même critique évoque ailleurs, *D'un siècle à l'autre. Romans de Claire de Duras*, Jaignes, La Chasse au snark, 2001, « l'émascation » d'une aristocratie usée de fin d'Ancien Régime. Race de « tièdes », comme le renvoie l'épigraphe de Dante : voir Marie-Bénédicte Diethelm, p. 367, note 1 pour la p. 193.

11. *Ourika*, Introduction, p. 63.

12. *Ibid.*, p. 65.

13. *Ibid.*, p. 341, 77, note 1 pour la p. 77. La mère de Claire Duras était originaire d'une famille de planteurs de la Martinique. Partisan de l'affranchissement progressif des esclaves noirs, son époux le

titre. Ils sont encore authentifiés par tout ce qu'ils doivent à l'auteur. De l'exil de Claire à Londres, on retiendra pour *Sophie*, mais aussi pour l'autre roman *Amélie et Pauline*, qu'il se déroule de 1796 à 1800, qu'elle fait partie des émigrés fortunés tout en restant une Kersaint, qu'elle fait un mariage d'amour dont elle reviendra. Si elle ne connaît Lausanne qu'en 1805 elle saura s'appuyer sur la relation de la duchesse de Bouillon<sup>14</sup> pour y ressusciter la société émigrée du réseau suisse. Pour les campagnes militaires, elle est, comme tous les émigrés, à l'affût des nouvelles, objet de toutes les espérances, et elle peut, comme Sophie en Suisse, se faire guider par un stratège<sup>15</sup>. C'est sur ce socle d'épreuves personnelles qu'elle enregistre dans *Mémoires de Sophie* les points de vue politiques inspirés par les événements. Comment les contrôler ? En se déléguant justement à une narratrice éponyme dans et au-dessus de la mêlée. Dès l'ouverture des *Mémoires* le ton est donné sur l'ambition politique éclairée par les « réflexions », mot qui la caractérise, de la narratrice éponyme. Tout vient de cette « philosophie moderne » où l'aristocratie trouve la caution de son amoralité, d'un droit naturel ouvrant à tout, d'un déisme sans règle, d'une idéologie qui « a déplacé toutes les idées », de l'atteinte aux droits de Dieu et de l'homme qui enlève au monde toute espérance<sup>16</sup>. Aussitôt, contrebalançant cette vision pessimiste, voici princesse Sophie jeune fille redevenue, destinée à Royaumont mais terriblement romanesque. Le double aspect des *Mémoires* est ainsi programmé où le politique entraîne la fiction. Le même procédé est utilisé dans la précipitation d'une lettre du premier des trois cahiers, d'*Amélie et Pauline* : cette lettre de janvier 1790 est celle du comte Henry de Melcy qui fuit autant sa femme que la France<sup>17</sup>. Fuite autant politique que passionnelle, fiction et politique se bousculant, tout cela sous le portique de deux femmes, Amélie, puis Pauline.

Quels que soient les points de vue, nos trois romans se focalisent sur les milieux aristocratiques frappés de plein fouet, vus et revus dans une mémoire entièrement féminine. Et dans nos trois romans cette mémoire est vue par le prisme de personnes vénérables, madame la maréchale de B. la protectrice d'Ourika, madame la maréchale de S. la grand-mère de Sophie, madame la marquise de Lillebonne, la grand-mère d'Amélie.

comte de Kersaint était aussi l'auteur en 1792 de *Suite des moyens proposés à l'Assemblée nationale pour rétablir la paix et l'ordre dans les colonies*. Notons que notre héroïne fait sa confession au moment de la suppression de l'abolition.

14. Madame de Duras, *Mémoires de Sophie, suivi de Amélie et Pauline*, édition Marie-Bénédict Diethelm, p. 77, note 71. La Suisse joue un rôle important dans la vie de madame de Duras par sa fidélité à Rousseau, ses relations affectueuses avec Rosalie Constant et Germaine de Staël.

15. *Mémoires de Sophie*, p. 51 : « Un vieux général suisse (le général Franz Ludwig Phyffer) ... était devenu mon oracle. »

16. *Ibid.*, p. 29.

17. On se demande même si ce n'est pas d'abord pour fuir sa femme qu'il fuit la France. À consulter son cœur bien plus que ses opinions comme il dit, on pourrait le croire. Mais les causes d'une telle situation ? « L'incroyable immoralité de tous, la confusion des idées, aveuglement », mais aussi rejet de la tradition, des privilèges revendiqués comme « dépôt sacré », *ibid.*, p. 151.

Comme d'une maison à l'autre les réactions sont variables, nous retiendrons les moments forts de la Révolution puis de l'Émigration imposant à la fiction le débat politique. D'abord, le temps des espérances. Notre jeune «négresse<sup>18</sup>» vient de comprendre brutalement qu'elle sera toujours une exclue. Mais elle se console en rêvant de Charles, comme d'un «frère». Autour d'elle les plus belles paroles animent les conversations : on débat «des grands intérêts moraux et politiques» où tout est remis en question<sup>19</sup>. Et si cette Révolution allait lui rendre sa place? Et voilà qu'on parle même de rendre la liberté aux noirs! Mais cette Révolution «se préparait depuis longtemps» : ainsi s'ouvre dans *Mémoires de Sophie* la séquence de sa grand-mère ramenant avec la famille royale son équipage de Versailles à Paris et rouvrant aussitôt son salon. Si la jeune fille, éprise du séduisant de Grancey, un ami de son frère, ne voit d'abord dans la Révolution qu'«une puissante distraction à ses sentiments<sup>20</sup>», elle est bien vite entraînée dans les débats politiques autour de la maréchale et qui marqueront sa mémoire. Ici, on prend le parti de «l'opinion libérale» contre «l'opinion révolutionnaire», on prône la constitution d'Angleterre, on est du camp des «modérés<sup>21</sup>» qu'on reçoit en nombre. Ce qui ne va pas sans l'art de maintenir d'utiles relations et d'assurer, en cas de danger, ses arrières. Le point noir : le fils aîné, le disgracié de nature, qui «a donné dans la Révolution<sup>22</sup>» et qui fréquente les clubs : ce qui offre à la narratrice l'occasion de mettre le doigt sur le ressort dans toute révolte de rancune personnelle et d'humiliation subie<sup>23</sup>. Au moment de la fuite de Varennes son cadet est lynché, d'où son départ pour Coblenz : Sophie l'adorait. Quand, à la fin 91, Remiremont est fermé, elle se sent moins déçue que libérée pour une aventure amoureuse qui ramène à la fiction. En avril 92 l'équipage de la maréchale de S. émigre pour la Suisse : «je considérais ce voyage, note notre amoureuse, comme une course de plaisir<sup>24</sup>». Cela faisait plus de deux ans, dès janvier 1790, que, de son côté, le héros d'*Amélie et Pauline*, avait pris lui aussi le chemin de Coblenz mais plein de rage contre la «faction insensée» qui ruinait le pays, la foi de ses pères et «les respectables institutions de nos aïeux<sup>25</sup>».

Ourika, pour sa part, a vu dans les journées du 20 juin et du 10 août de ces moments qui, dit-elle, «durent préparer à tout<sup>26</sup>». Tout se disloque autour

18. Le terme est employé naturellement au cours du texte. Signalons encore que dans son compte rendu du *New Monthly Magazine* Stendhal donne ce titre : *Ourika, ou la Négresse*, par Mme la duchesse de..., *Ourika*, p. 317, note 1.

19. *Ourika*, p. 75-76.

20. *Mémoires de Sophie*, p. 42.

21. *Ibid.*, p. 42-45, toute cette séquence, pause avant la tempête, se situe entre le retour du roi de Versailles à Paris, 6 octobre 1789, et son retour de Varennes, 22-25 juin 1791.

22. Les mots sont en italiques comme expression du moment.

23. *Ibid.*, p. 43 : «au fond de ces âmes incendiaires, on trouve toujours une plaie secrète, la pauvreté, le mépris, toutes les infériorités naturelles ou sociales».

24. *Ibid.*, p. 46.

25. *Amélie et Pauline*, p. 151.

26. *Ourika*, p. 77.



d'elle. La narratrice ne peut que condenser la suite : la ruineuse révolte de Saint-Domingue, la faillite des belles idées devant la réalité, l'insurrection pour des places, et cette évidence, qu'en dépit de la sollicitude de madame de B., elle sera toujours une négresse. Elle ne voit plus, la politique se résumant au sentiment « d'anxiété et de terreur », que le « désastre général<sup>27</sup> » au milieu duquel sa protectrice essaie de tenir : solitude de 1792, repli à la proche campagne ; rappel de son fils Charles en février 93. J'avoue ne pas comprendre une décision aussi risquée en ce lendemain de la mort du roi. La mort du roi ! L'auteur, en ce moment crucial de la Révolution, n'a pu, pensant à son père qui par principe refusa de voter cette mort, geste qui lui coûta le même sort, que communier avec son héroïne : « Ce grand crime avait causé à madame de B. la plus violente douleur ; elle s'y livrait tout entière, et son âme était assez forte pour proportionner l'horreur du forfait à l'immensité du forfait même<sup>28</sup>. » À la Terreur qui va bientôt s'exercer ne peut répondre que la terreur des suspects. Chaque soir on lit les journaux : quel ami sur la liste ? Quant à madame de B., ce qui devait arriver arrive : « elle était au moment de périr lorsque la mort de Robespierre (*sic*) mit un terme à tant d'horreurs ». On comprend combien notre narratrice sera heureuse de renouer avec son roman d'amour, quitte à s'y laisser consumer devant le réalisme politique.

Que se passe-t-il pendant tout ce temps du côté de Lausanne ? À lire son récit de l'Émigration qui est terminée quand elle l'entreprend on mesure combien Sophie en a, selon l'heureuse expression de Xavier Bourdenet au colloque de Brest, « sentimentalise l'histoire<sup>29</sup> ». L'acuité de son esprit d'analyse s'est exercée, en effet, autant sur les événements que sur ses émois de cœur. Mais la politique ? Mais tout le monde en parle ! Dans cette petite société d'émigrés où l'on se reconstitue, comme si on n'était là que de passage, on « épuise la politique », dans le cercle dont la grand-mère est toujours le centre, « la partie de whist finit, la politique recommença et dura toute la soirée<sup>30</sup> ». Tous s'y mettent, on est bien revenu de ses premiers élans, tout recommencera comme avant. Mais Sophie, qui dit en avoir « assez vu de la Révolution », voit bien que la raison a abandonné ce monde, qu'il se berce d'illusions : on pourrait même dire qu'ils sont dans la politique-fiction. Celle-ci est encore renforcée par la fanfaronnade des « chevaliers » en « croisade » qui, à lire la lettre du frère, seront à Paris à la Saint-Louis. Tous refusent de voir que la machine révolutionnaire est lancée sans retour. Sophie en tire une double leçon politique : « une longue prospérité » a habitué ces privilégiés au déni de réalité. Et lorsque celle-ci s'abattra avec toute sa violence, massacres de septembre, supplice du roi et de la reine, persécutions et condamnations, on aura du mal à y croire parce qu'on pensait

27. *Ibid.*, p. 79, 77-78.

28. *Ibid.*, p. 78 pour toute cette séquence.

29. Colloque de Brest, 27-28 novembre 2014, communication de Xavier Bourdenet : « Sentimentaliser l'Histoire : la fiction émigrée dans les *Mémoires de Sophie* ».

30. *Mémoires de Sophie*, p. 57.

que tout cela était impossible<sup>31</sup>. Mais, maintenant que toute la communauté se replie dans la « douleur », que les armées coalisées s'effondrent, Sophie se sent bien coupable de se sentir moins malheureuse qu'affligée, tant son amour pour Grancey, revu en permission avec Charles, l'a consolée et fait rêver. Certes ce Grancey fit entretemps un mariage commandé par intérêt, mais sera-ce toujours un obstacle ? Quelques signes lui font soupçonner qu'il n'est peut-être pas le héros idéalisé, mais elle aussi, veut vivre de fiction.

En reprenant le cadre enchanteur de Lausanne pour y inscrire presque toute l'action de la version rédigée d'*Amélie et Pauline* Claire de Duras va parallèlement se livrer à la fiction expérimentale d'un homme pris en temps de guerre entre deux femmes. Dans cet éden retrouvé le comte de Melcy, soldat perdu, fantôme d'époux, vit de 1792 à 1793, un vrai conte d'amour avec une jeune veuve tombée du ciel. Il avait en lui dissocié raison et sensibilité, Pauline n'étant que raison, Amélie incarnant cette sensibilité qui est son manque fondamental. Alors, la politique ? Elle se réduisait là au commandeur, qui « politiquait » en s'illusionnant, traitait Rousseau de « misérable qui a fait la Révolution<sup>32</sup> ». Pendant tout ce temps, nos amoureux, quant à eux, s'enivraient de *La Nouvelle Héloïse*. Même si les « funestes nouvelles » venues de France, qui accablent de douleur la communauté, font pleurer Amélie et révoltent le comte, tous deux jurent de poursuivre leur rêve. Mais pour bien montrer que l'aventure n'est qu'une fiction consolatrice, l'auteur a pris soin de l'encadrer entre deux lettres de Pauline<sup>33</sup>, toutes deux sous le signe de la raison et du devoir. Et si c'était cela la leçon politique du roman, que « la raison porte avec elle le dédommagement des sacrifices qu'elle impose » ?

Comme vers le milieu de 1794 l'Angleterre décide de lancer une contre-offensive pour secourir la Vendée révoltée, que la Suisse n'est plus un refuge aussi accueillant, décision est prise par la grand-mère de Sophie de partir outre-Manche. Sur les routes allemandes les voyageurs qui jusque-là n'étaient que témoins lointains des événements se trouvent soudain projetés dans les horreurs de la guerre : ce n'est qu'une page des *Mémoires* mais ce « spectacle déchirant<sup>34</sup> » balaie toute fiction. L'émigration anglaise prend tout le deuxième cahier pour déborder sur le troisième des *Mémoires de Sophie*. Elle se distingue de la précédente par l'étendue du champ et la concentration sur soi. Alors que la narratrice de trente ans revit au scalpel l'aventure sentimentale qui l'a possédée pour la désabuser, elle voit d'abord avec un certain détachement ironique cet autre monde d'une émigration faite « de sociétés étrangères l'une à l'autre » et qui, s'installant dans

31. *Ibid.*, p. 54 : « cette incrédulité qui s'est étendue à toutes les horreurs de la Révolution a été un des grands auxiliaires de la Terreur ». Réflexion *a posteriori* car située ici avant le coup de tonnerre de la mort du roi.

32. *Amélie et Pauline*, p. 158.

33. La première lettre, p. 153, n'est connue que par l'interprétation qu'en donne le mari alors que la seconde accompagnant la lettre du père est entièrement transcrite et vient symboliquement conclure la version rédigée.

34. *Ibid.*, p. 61.

la période post-Terreur, s'invente pour oublier l'état de gaieté. Mais Sophie verra aussi l'autre face de l'Émigration, celle des laborieux et des indigents, quitte à verser dans le dévouement mélodramatique<sup>35</sup>. C'est évidemment le milieu des privilégiés, dont elle fait partie, qui aiguise son esprit tant la frivolité est leur marque d'influence, reléguant la politique à sa place. Celle-ci est d'abord un jeu comme pour l'amuseur vicomte de B. qui l'a maintenant quittée pour le préférable jeu des amours. Mais quand le comte de Grancey profitant du projet de divorce de sa femme restée en France demande la main de Sophie à la grand-mère, celle-ci « se met à rire » et ce rire est, lui, un rire « contrerévolutionnaire » : « son retour en France lui apparaissait toujours, écrit Sophie, accompagné de toutes les institutions de l'ancienne monarchie<sup>36</sup> ». Si le goût de l'observation politique a repris Sophie, c'est pour en alimenter, ce qui lui donne un nouveau grain, sa correspondance avec Grancey parti avec son frère préparer l'expédition de Quiberon. Chez la grand-mère, dont la maison est « le centre de la bonne compagnie » le débat politique a retrouvé son entrain : on en revient toujours à la source de la Révolution sans se mettre d'accord, ce qui suscite d'intéressantes réflexions de notre narratrice, sur le « nuances » qui empêchent d'avoir un « parti nombreux en France », sur la source justement des opinions qui est dans les caractères, sur nos passions qui priment sur « les intérêts politiques » comme la foi sur la théologie<sup>37</sup>. Dans ce milieu se pavanait la politisée madame de... : « Madame de... ne lisait que des ouvrages politiques, dit Sophie, et nous nous en ressentions<sup>38</sup>. » Particulièrement fanatique de Mallet du Pan (M. M. d. P. dans le texte) elle déclamaient ses propos sur la Constitution anglaise, cette fameuse Constitution anglaise que dans son écrit de 1788 le vice-amiral Kersaint vantait comme « le modèle ». Reste un moment important, quand Sophie et sa grand-mère vont séjourner « quelques semaines » à la campagne dans la famille de Lord Arlington<sup>39</sup>. La majesté ancestrale du château, des arbres centenaires, le charme du parc, la richesse des meubles et de la bibliothèque, tout tend à la réflexion politique : « Institutions conservatrices, s'extasie Sophie, dont tout porte l'emblème en Angleterre et à l'ombre desquelles s'est consolidée cette liberté légale, trésor inestimable... » Or un sujet est abordé chez Lord Arlington, qui la touche au cœur : que juger de l'émigration ? C'est l'aîné des fils qui « attaqua » en disant clairement, contre Sophie, qu'il n'y avait là que de l'habileté qui n'avait rien d'« honorable », que ce qu'elle entendait par l'honneur serait plutôt « une superstition ». Ce qui vaut la belle réplique de « la superstition de la vertu<sup>40</sup> ». Un mot encore sur l'émigration à Londres, d'après le feuillet de l'autre roman *Amélie et Pauline* : pure fiction

35. Voir p. 106-107, la rencontre de la marquise de Valory mourante et de sa fille dans leur *garret* avec l'acte de dévouement de Sophie à leur égard.

36. *Mémoires de Sophie*, p. 100.

37. *Ibid.*, p. 103.

38. *Ibid.*, p. 104.

39. Le séjour chez Lord Arlington couvre les pages 111-116 qui concluent le second cahier.

40. *Ibid.*, p. 116.

du couple vertueux succombant au « bonheur dans le crime », la femme qui se délabre, l'homme qui veut et ne veut plus ; l'allusion politique attendue de l'épouse profitant de la loi sur le divorce pour « conserver » la fortune de l'époux<sup>41</sup>. « La Révolution n'était complète pour un émigré qu'à son retour<sup>42</sup> », voilà ce que note Sophie à son retour en France. Ce retour, aussi bien dans les *Mémoires* que dans le dernier feuillet séparé d'*Amélie et Pauline* c'est une restauration de famille, et tant pis pour les victimes telles Sophie ou Amélie. Ce retour développé par Sophie est à lire à la fois comme un bilan psychologique, un recours mélodramatique, un tableau politique. Aujourd'hui, l'héroïne est une femme usée et désabusée qui essaie de comprendre pourquoi jusqu'au bout elle a continué d'aimer cet homme-là. Comme si elle sortait d'un songe. Alors pour qu'elle ouvre les yeux il a fallu qu'un double hasard, au théâtre puis à la Préfecture de Police, lui fit connaître la fidèle épouse de cet homme-là. D'où ce confit douloureux de la passion et du devoir dont son âme si généreuse ne pouvait que triompher. Mais c'est surtout le tableau politique qui va dominer cette fiction. Que deviennent ces « émigrés rentrés<sup>43</sup> » comme les appelle Chateaubriand ? Mais ils ont perdu « les manières d'Ancien Régime », ils font même semblant de s'ignorer, ils se fuient. L'essentiel pour eux est d'obtenir une « surveillance », c'est-à-dire un gage de radiation. Auprès de qui ? De Fouché, du terrible Fouché. L'entrevue entre Sophie et le ministre de la Police est une scène d'anthologie<sup>44</sup>. Car ce Fouché offre ici l'image de ce qu'il sait jouer, égrillard, comédien, manipulateur. Sophie a obtenu ce que l'épouse n'avait pas obtenu, le pouvoir de lui rendre son mari, et sa rançon qui est de la rendre cruellement à elle-même, à une vie qui n'en vaut plus la peine. Mais la raconter comme elle l'a fait n'est-ce pas justement, belle consécration pour ses sœurs d'écriture, la meilleure façon de se sauver ?

Tout se conjugait dans nos cinq romans<sup>45</sup> pour une heureuse combinaison de la fiction et de la politique : la personnalité et l'histoire de l'auteur, la Révolution et ses enjeux, l'émouvante mise en scène d'amours brisés. Aucun risque de voir ici la politique envahir la fiction. Elle peut ressortir de l'intrigue elle-même, des propos rapportés, des commentaires qui enchaînent. Il peut même arriver que la fiction ne réponde plus. Alors on ose une infidélité. Comme dans *Édouard* où brille une belle défense de l'honneur, cet honneur qui seul a résisté au naufrage de la noblesse, qui a moralisé la Révolution, « fait l'Émigration », « ramené » à la religion. Oui, mais cette défense de l'honneur n'est pas intégrée au roman, elle est l'objet d'une longue note hors fiction<sup>46</sup>.

41. *Amélie et Pauline*, p. 175.

42. *Mémoires de Sophie*, p. 133.

43. L'expression est de madame Duras dans une lettre à Chateaubriand, *ibid.*, p. 139, note 18.

44. *Ibid.*, p. 131-134. L'entrevue s'inscrit dans ensemble consacré à Fouché, Ministre de la Police depuis le 20 juillet 1799, le redoutable Fouché qui savait aussi être à l'occasion accommodant.

45. Encore n'avons-nous pas pris en compte, car ils ne sont pas encore édités, *Le Paria* ou *Le Moine du Saint-Bernard*.

46. *Édouard*, p. 190-191, note de la page 177.